LE LOUISIANAIS.
PUBLIE PAR J. GENTIL.
PARAIT LE SAMEDI.
—:o:—
Prix de l'abonnement, pour un an, $5.
CONVENT P. O.—ST. JACQUES,
GENTILLY,—LOUISIANE.
SAMEDI 3 AVRIL 1875.

Le Louisianais.

L. S. U.
Library
Baton Rouge
La.

JOURNAL DES PAROISSES ST. JACQUES ET ASCENSION, LE.

PRIX DES ANNONCES:
Par carré de dix ligne, ou moins, pour la première insertion . . $1.50.
Par carré de chaque publication subséquente . . . . . 75.
Les communiqués de nature personnelle et les avis à l'année se règlement de gré à gré avec l'Editeur.

La liberté fait ek commence le Homme.

VOL. 10.....NO. 22.

J. GENTIL, REDACTEUR.

—M. Just Comes, de Donaldsonville, est l'agent autorisé du LOUISIANAIS pour toute les paroisses de l'Etat. Il a plein pouvoir pour abonner, traiter des *avis* et des *annonces*, et collecter.

—*M. Morris Feitel est l'agent du Louisianais pour le district de la Vacherie.*

LA PREMIERE

A

W. P. KELLOGG.

..:o:..

I.

On nous dira certainement, et nous avons le bon esprit de nous y attendre:

"Autant en emporte un vent d'ouest. De quel poids et de quelle valeur peut être une pauvre et misérable feuille de village? En vérité, les campagnards sont gens bien naïfs de croire que leurs observations, leurs condoléances ou leurs colères arriveront jusqu'aux pieds d'un trône, d'un Président ou même d'un Gouverneur. Les campagnards, sauf quelques avocats, sont gens de champ, gens de labour et gens de peu. Fi donc!.... Et puis vous parlez français. Il faudrait parler prussien."

—Peut-être, dirons-nous. Et, d'abord, nous ne partageons pas votre opinion sur la langue. On dit si clairement, si nettement, si énergiquement en français ce que l'on veut dire. La langue française n'est pas celle du mensonge et celle des grimaces. On la parle encore, Dieu merci, et nos aïeux n'en ont jamais fait l'organe du mensonge, de la trahison et du déshonneur. Trouvez bon qu'elle continue à être la nôtre, et gardez, si bon vous semble, vos rouerics pour d'autres dialectes. Quant à être campagnard, nul doute. La terre de nos sabots n'est pas précisement la boue des villes, et notre habit n'est pas taillé selon la dernière mode; mais nous ne croyons pas qu'il soit nécessaire de nous excuser pour cela. Un campagnard qui parle franchement, honnêtement, la tête haute, sans souci des conséquences, pour la vérité, et qui ne refuse pas à un brave chien le salut qu'il refuserait à un Gouverneur impoli et corrompu, n'est pas aussi faible que vous pourriez le penser. Son indépendance, une véritable royauté, le met au niveau des plus fiers, et des plus hauts, souvent au-dessus. Il est au-dessus de César, puisqu'il le brave. Il ne craint rien, et sa parole n'est jamais sans écho. Ceux qui le lisent et l'entendent peuvent être nombreux et résolus. Comme il est campagnard et que les campagnards forment la grande légion du travail, de la conscience et de l'opinion publique, il ne sera pas tout-a-fait un St.-Jean du désert et des huettes solitudes, et des voix répondront tôt ou tard à sa voix,—voix fermes, résolues et souveraines comme le peuple. Et puis un enfant, avec une vérité dans sa main, peut renverser la plus redoutable des citadelles. Quoiqu'il en soit, utiles ou vaines, disons nos paroles. Ne faut-il pas nous conformer à notre devoir, et ne devons-nous pas, sans faiblesse et librement, comme hommes et comme citoyens, éveiller nos serviteurs et déterminer leur tâche?

Or, serviteur Kellogg, causons tout haut.

On t'a fait Gouverneur, et nous savons *qui*. C'est bon, étant mauvais: mais n'en parlons plus. Les récriminations nous semblent parfaitement inutiles. Autant vaut *souffler dans une corne*, selon l'expression anglaise. Nous consentons donc, devant le *fait*, et parceque la récrimination est superflue, à signer sur ta *nomination* le *compromis* du silence et à laisser le passé au passé, mais à la condition formelle que le présent soit honorable et que l'avenir efface, si c'est possible, toutes les turpitudes et toutes les iniquités d'hier. Et ces turpitudes et ces iniquités sont malheureusement nombreuses. Le passé est riche en méfaits splendides. Chaque jour en apportait un, souvent deux, parfois trois. Le jour heureux, celui de Titus, n'aurait pas été pour la Louisiane le jour d'une bonne action, mais bien du sommeil et du silence. La Louisiane en est venue à ce point de souffrance, de patience et d'endurance admirables, que l'absence du mal lui semble un bien, que les vertus ont pris pour elle un caractère négatif, et qu'un demi-honnête homme lui parait aujourd'hui un véritable homme de bien. Nous ne sommes plus difficiles, croyez-le. Le moindre rogaton nous serait une fortune. On nous a tant pillés, volés, humiliés, outragés, et bien des fois gratuitement et criminellement! Mais ne récriminons pas. Ne parlons du passé que pour en effacer les traces. Au reste, si nous nous permettons de dire, la preuve en main et les faits en lumière, que nos Gouverneurs, nos législateurs et nos administrateurs, depuis six ans, sauf rares exceptions, n'ont été que de misérables ignorants ou d'affreux gredins, c'est qu'il nous semble bon et nécessaire de reprendre leur œuvre, de l'examiner avec l'œil de la raison et de la conscience, de la passer au crible de l'analyse et de la justice; d'en jeter au vent les scories, les immondices et les absurdités. Il est temps de faire du républicanisme vrai, sensé et durable. Les œuvres folles et monstrueuses ne durent pas. Elles compromettent ceux qui les font, ceux qui les reçoivent et l'avenir qui en hérite. Car nous n'avons jusqu'à présent, en Louisiane, fait que de la corruption et du mensonge. Si nous avons abaissé les blancs, nous n'avons pas élevé les noirs, et l'*égalité* réalisée par nous est celle du désordre, de la démoralisation et de la ruine. Misère matérielle et misère morale, tel est notre présent.

Serviteur Kellogg et doux ami de O. F. Hunsaker, n'es-tu pas de cette opinion?

II.

Mais il faut une fin à toute chose, au mal surtout. Les méchants le comprennent eux-mêmes, puisqu'ils s'amendent.

Et c'est sur cet amendement-là, citoyen Kellogg, que la Louisiane compte. Elle pense—laisse-nous te dire nettement la chose—que, n'ayant plus besoin d'être un coquin politique, te voyant *légitimé* pour deux ans, ayant assez d'intelligence pour ne point te ménager gratuitement la haine et le mépris publics, tu feras de ton autorité et de ton influence un moyen de bien et de réparation. Ce n'est pas qu'elle entende et même désire que tu fasses une cabriole de politicien et sautes d'un camp dans un autre. Au reste, il n'est pas absolument nécessaire qu'un Gouverneur d'Etat soit un homme de parti, et nous savons trop ce que ce mot comporte de misères, de faiblesses et d'injustices. L'homme de parti sera toujours un esprit étroit. Et puis, à l'heure actuelle, quand on compte ici autant de démocrates que de républicains, pourquoi l'autorité serait-elle républicaine ou démocratique? S'il fallait se prononcer et s'affirmer pour quelque chose, ce serait pour la modération et le *conservatisme*, puisque l'élément *conservateur* a prouvé aux dernières élections qu'il était l'élément *majeur*, et que le parti qui le représentait distançait par le nombre et le chiffre les démocrates rigoureux et les républicains formels. Le *compromis* lui-même est une affirmation de cette vérité. Or, l'Exécutif et le Législatif, s'ils répondent aux vœux et aux volontés du peuple, doivent nécessairement être *conservateurs*. Prétendre le contraire serait mauvaise foi et folie. Tout au moins, c'est ainsi que nous l'entendons, nous autres logéciens de campagne, et nous défions bien Kellogg, Hahn, Antoine et autres de prouver que nous nous trompons. Mais Kellogg ne conteste pas, n'est-ce pas, Pitt? puisque Kellogg lui-même convoque la Législature en session *extraordinaire* pour le 14 courant. Et l'on ne convoque point *extraordinairement* les sénateurs et les représentants d'un Etat pour leur dire: "vous êtes des ânes et des mulets; voici le râtelier et le foin; mangez, mes amis, mangez." Il y a œuvre à faire, œuvre sérieuse, œuvre *extraordinaire*. Il ne s'agit plus de manger, de salir sa litière, de pétarader comme des roussins, d'être ignobles et dégoûtants, bêtes et laids, partisans misérables et sans vergogne. Assez de mascarades et d'orgies. Les saturnales ont trop duré. Rentrons dans l'honneur et la raison. La Louisiane veut vivre de la vie normale, ne plus étaler ses plaies et ses haillons au soleil, ne plus donner à la république le triste spectacle d'un peuple se décomposant dans la fange et devenant pourriture. Ne sentez-vous pas que la corruption envahit tous les hommes et toutes les classes, que la misère conseille mille lâchetés et surmonte toute honte, que les hommes se rapetissent, que bien des femmes s'oublient, que la génération élevée et nourrie à l'école des oublis et des faiblesses ne saurait être qu'étiolée, misérable et décrépite! Des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants ont faim dans ce pays, oui, faim, et les ouvriers de la Nouvelle-Orléans chôment. Pas d'ordre, pas de confiance, pas de crédit, point de travail. Les immigrants se détournent de nous, les étrangers nous abandonnent et retournent dans la vieille patrie, les Louisianais eux-mêmes émigrent. Faillites à droite, banqueroutes à gauche, *suicides* tous les jours. Honte et misère! Et que voyez-vous au milieu de ce misérable peuple, Kellogg étant Gouverneur?—quelques aventuriers enrichis des dépouilles du pays, pillant à l'aise, volant librement, effrontés, insolents, immondes et souverains. A eux les places, les fonctions, les honneurs, le trésor public et l'impunité. Est-ce vrai? Kellogg ne peut nous démentir, n'est-ce pas, Pitt?

Or, serviteur et Gouverneur Kellogg, il faut que cela change. Ton honneur y est engagé, et ton intérêt, sinon ton honneur. Le cri de *réforme* est dans toutes les bouches, dans celles des honnêtes républicains comme dans celles des démocrates et des conservateurs. Ce n'est pas un cri de fantaisie, crois-le, ni même de parti, mais le cri suprême d'un Etat malheureux et d'un peuple à l'agonie. Il y aurait crime à ne pas l'entendre et le comprendre.

Kellogg, tu l'entendras et tu le comprendras. Mais n'objecte point que les démocrates et les conservateurs manquent de bonne volonté, car tu mentirais. Ils ont, par le *compromis*, fait un sacrifice d'héroïque bonne volonté. Ils pousseront même l'héroïsme jusqu'à oublier le passé, jusqu'à te donner leur concours, jusqu'à te livrer leur confiance, si tu consens à l'œuvre de réforme, de réparation et de justice. Mais, pour l'amour de Dieu, par respect pour notre république, par pitié pour la Louisiane, jette franchement et hardiment à la mer tous les immondes vauriens de ton équipage.

Faisant cela, étant réformateur, ne cessant même pas d'être républicain, mais l'étant selon les dogmes et les principes du républicanisme, tu auras tous les honnêtes gens pour toi.

NOUVELLES.

..:o:..

VIEUX MONDE.—Amédée Achard, le romancier, et Edgard Quinet, le littérateur et le savant, sont morts. Edgard Quinet, l'auteur d'*Ashérans*, l'ex-professeur au collége de France, était représentant du peuple et siégait à l'extrême gauche. Michelet et Quinet appartenaient à la même école, la grande école de la Révolution française. Une multitude immense assistait aux funérailles du Quinet. Gambetta et V. Hugo ont prononcé des discours sur la tombe de l'illustre mort.

—Don Carlos dit qu'il va *tuer* la Révolution. En attendant, ses officiers l'abandonnent. Cependant, s'il faut en croire une certaine dépêche, le roy Carlos marcherait sur Romalez, avec 16 bataillons et de l'artillerie.—Le général Concha, ex-capitaine-général de l'île de Cube, accuse Jovellar, le ministre de la guerre actuel, d'avoir désorganisé par l'indiscipline l'armée espagnole dans l'île.—L'ambassadeur espagnol à Paris a refusé un passe-port au duc de Montpensier.—Suivant statistiques, 30,000 Espagnols, depuis 1868, se sont convertis au protestantisme.

—Les évêques catholiques romains de Prusse doivent tenir une conférence en ce moment à Fulde.—Bismark ne deviendra pas duc de Lauenbourg; mais il est prince.

NOUVEAU MONDE.—Une dépêche de Corpus-Christi dit que des bandits mexicains ont franchi la frontière texienne, pillé, volé, incendié, tué et emmené des prisonniers. Excellente occasion pour Grant, qui en cherche où en suscite.—Middleton, éditeur du *Times* de West Point, Tennessee, a été tué par Love, éditeur du *Citizen*.—La place du sieur Durell, dit-on, restera vacante jusqu'au prochain Congrès.—Grant a été faire un tour à New-York.—Augur remplace Emory en Louisiane.—Le trésorier Spinner, l'homme dont la binette orne tant de *green-backs*, a donné sa démission. J. N. New le remplace.—Les rivières du nord montent lentement, et le dégel se fait de même.—Le col. Frobol, étudie le tracé d'un canal mettant en rapport l'Océan Atlantique et le Mississippi. Le canal partirait de Cairo et aboutirait à Darien, Géorgie.—La fièvre jaune est à Key West, à bord des navires de guerre américains, et fort mauvaise.—Le septième Congrès mexicain siége en ce moment, et le Cebaroco fume.—La guerre civile, à l'île de Cube, a pris un caractère de férocité et de sauvagerie sans nom.—On n'est pas tolérant au Canada, ou tout au moins il est des intolérants en cette région; car le père Chiniquey—drôle de nom—a défendu aux catholiques, sous peine du refus du St.-Sacrement, la lecture du *Witness*.

LOUISIANE.—M. W. P. Kellogg a donc convoqué en session extraordinaire la législature pour le 14, et pour 10 jours. —Augur a pris le commandement du département du Golfe.—Kellogg et Field ne seraient point d'accord en tout.—Outre les voleurs politiques, la Nouvelle-Orléans possède des milliers de voleurs sociaux.—Coups de pistolets, de couteaux et de poings, et incendies, dans la ville du *Crescent*. Suicides et tentatives du suicide.—Les artisans de la Nouvelle-Orléans ont eu l'heureuse idée de former une Association protectrice. Ils réclament l'abolition de l'impôt sur le travail, sous forme de licences, et la réduction des taxes en général.—O. Faulhaber, agent de police, ayant trouvé un portefeuille contenant $453, a naïvement restitué la somme à son propriétaire.—M. Hahn et C. Antoine viennent de se signaler par un acte à la Faulhaber: ils déclarent, publiquement et sous signature, que le bill des allocations, signé par M. W. P. Kellogg, est faux, ayant été remanié, retouché, adultéré jusqu'à l'effronterie et à l'impudence. *In fecit cui prodest.* Tas de voleurs et de faussaires!

—P.S.—Don Carlos et son Conseil ne s'entendent guère.—Les évêques allemands sont renfermés à huis-clos.—L'archevêque Manning a été superbement cardinalisé à Rome.—Une guerre religieuse couve au Mexique.—L'Exécutif de Washington a donné des ordres pour protéger la frontière mexicaine.—Les mineurs de Pennsylvanie sont agités, presque en révolte. Commencement de guerre sociale.—De nombreux ouvriers sont sans travail à la Nouvelle-Orléans.

LOCAL.

..:o:..

—Le limoneux Mississippi, le fleuve aux grandes eaux vaseuses, le puissant Meschacébé, le grand'père des fleuves—car notre Mississippi est tout cela, et plus encore—roule et grossit majestueusement ses flots. Chateaubriand, au temps du René des mélancolies et des vagues tristesses, y voyait flotter des *îles de verdure*, et sur ces îles de verdure philosopher des ours indiens. L'imagination produit de ces visions-là. Après tout, qui sait? Si nous ne voyons plus aujourd'hui d'îles flottantes sur le Meschacébé, c'est qu'elles ont toutes flotté vers la mer et formé les Antilles du Golfe. Mais Chateaubriand n'en a pas moins vu passer celle du *Timbalier*; et la *Dernière Ile* est certainement la dernière qui se soit balancée comme *Délos*, en compagnie du joyeux *Timbalier*, sur les flots jaunes de notre glorieux Mississippi. Toutes, au reste, n'ont pas été aussi curieuses, aussi voyageuses et aussi vagabondes. Plusieurs se sont arrêtées à mi-route et ont pris racine au milieu du fleuve. Nous les connaissons. Les ours cependant n'y philosophent plus.

O poëtes!....

C'est pour vous et pour les voyageurs qu'on a trouvé le proverbe: *à beau mentir qui vient de loin.*

Quoiqu'il en soit le Mississippi d'aujourd'hui n'est pas le Mississippi d'hier. Et nous vous disons très prosaïquement que les levées ne sont pas solides partout. Outre les brèches déjà faites, il y a des brèches en perspective. Mais qui donc s'en préoccupe? Le gouvernement fédéral ne nous connait que pour frapper, notre gouvernement d'Etat songe à ses poux, et la Compagnie des levées est....ce que chacun sait.

Il y a environ deux mois de cela, entre le déjeuner et le dîner, deux citoyens de l'Ascension causaient ensemble.

—Sais-tu, dit P à Q, que ta levée est fort mauvaise, et que tu pourrais bien prendre un bain de siége à la première crue?

—Que non! répondit Q.

—Mais ta levée est minée, affaissée, incapable de résister, et la Compagnie.....

—Farceur! N'ai-je pas D. F. Kenner pour voisin?

Vivent la liberté, l'égalité et même la fraternité! Nous ne connaissons point de privilégiés, de favorisés et d'élus, nous autres républicains.

—Le *Sentinel* a surnommé M. O. F. Hunsaker *Fraude*. Très bien. Mais savez-vous que c'est-là une très grave accusation, que le mot *fraude* est presque synonyme du mot *vol*, et que l'on ne doit pas, sans preuves ni réflexion, traiter ainsi un homme, un avocat, un représentant et un gentilhomme? Il est des aménités permises, mais celle-là va au-delà du derme et de l'épiderme. Un représentant du peuple et un gentilhomme! Car M. O. F. Hunsaker a trouvé dans la paroisse St. Jacques environ 1200 électeurs qui ont voté pour lui, tandis que M. Bovee et plusieurs autres n'en ont guère trouvé que 600. Mais nous pensons que le mot *fraude* est employé ici en bonne part, c'est-à-dire qu'il s'agit purement et simplement de ce qu'on appelle *fraude* électorale. Or, comme la chose est acceptée, admise, dans nos mœurs politiques, bien portée et même glorieuse, l'accusation ne tirerait pas à conséquence, et le gentilhomme resterait tout entier, intact, irréprochable, honorable, et respecté. Seul, le politicien serait un *fraudeur*, c'est-à-dire l'homme de la mauvaise foi, de la tromperie et de la contrebande. Et ce sont là, selon la morale courante, des vertus plutôt que des vices. On s'en honore, on s'en glorifie, et le monde vous approuve. La langue anglaise de la politique n'a-t-elle pas le mot *smartness* et le *smart man* n'est-il pas un fourbe et un politicien? O. F. Hunsaker est donc un *smart man*. Il est très fort en son métier. W. P. Kellogg en sait quelque chose, et la Louisiane aussi. Mais O. F. Hunsaker est également général, et de la création Warmoth, qui n'était que colonel. Aussi n'avons-nous pas craint, à l'époque de sa promotion, pour les grands services rendus à la patrie, pour les nombreuses et éclatantes victoires qu'il a remportées, pour ses admirables talents militaires, pour sa belle taille, son front de militaire et son air martial, de le surnommer le *Général-plumet*.

Car vous vous en souvenez.

Il était superbe, n'est-ce pas? avec son habit d'officier supérieur, ses bottes à l'écuyère, ses épaulettes à gros grains d'or, son sabre étincelant et redoutable, son chapeau de général à claque, et monté sur un cheval qui comprenait tout l'honneur d'un semblable fardeau. Mais ce qui distinguait surtout ce bel et brillant officier, plus beau et plus brillant encore que Soulouque, c'était la forme de son chapeau, et surtout la *plume* d'aigle, de dindon ou d'oie—nous n'avons jamais bien su lequel des trois—qui ornait militairement le chapeau d'un des plus grands capitaines des temps anciens et des temps modernes.

Les vieux soldats de Bugeaud, les *Africains*, comme en disait aux casernes, avaient fait une chanson sur la casquette de leur général,—glorieuse casquette qui les conduisit plus d'une fois à la victoire. Chacun en sait le refrain. *As-tu vu, as-tu vu la casquette au père Bugeaud?* Une bonne variante pour les Africains de la Louisiane serait celle-ci: *As-tu vu, as-tu vu le plumet du bel Oscar?*

Car nous ne pouvons nous lasser de répéter qu'il était beau.

Que de femmes ont soupiré pour lui!

P.S.—La plume n'était pas d'aigle, pas d'oie, mais de dindon, et c'est avec une plume d'oie que le général rédigeait le *Sentinel* d'alors, qui n'est pas le *Sentinel* d'aujourd'hui. Quant au dindon déplumé pour une telle gloire, nous ne savons de quelle basse-cour il sortait.

As-tu vu le plumet d'Oscar?

—Conformons-nous à l'habitude.

Or, puisqu'il est d'habitude, quand un personnage visite un *sanctum* d'éditeur, de dire la chose au public et de payer son tribut au visiteur, nous avons l'honneur de vous annoncer que M. Morris Marks, l'avocat de District, a visité dernièrement notre *profane sanctum*.

Certains éditeurs ont dit que M. Marks était *beau*, d'autres qu'il était *bon*, les troisièmes qu'il était *juif*; nous nous permettrons de dire que la *beauté* ne signifie rien dans un homme, que la *bonté* vaut mieux, et que nous sommes tous, par Adam et par Eve, des hommes et des citoyens du monde. Le mosaïsme est la plus antique des religions vivantes, Moïse était Juif, et Jésus-Christ appartenait à la famille de David.

Personnellement satisfait de l'*intelligence* de M. Morris Marks, et ne voulant de lui que l'accomplissement de ses devoirs, nous désirons que notre avocat de district protège les honnêtes gens, fasse punir les coquins, et nous aide bravement à nettoyer les immondes écuries d'Augias.

—Nous n'écrivons pas les louanges des hommes à tant la ligne; aussi n'entendons-nous rien demander à ceux dont le nom tombe sous notre plume. Quant à rectifier les erreurs involontairement commises, nous les rectifions toujours avec le plus grand plaisir. Donc, bien que la chose ne fût pas grave et le crime bien grand, M. S. Cook, évêque, coroner, et non cuisinier, malgré son nom de *cook*, n'étudie pas la médecine. Illétré et ne sachant pas même lire, il laisse aux autres la sotte vanité et la vaine gloire d'être des savants et des *docteurs*. Il se contente, évêque apostolique, d'être *sacerdos in æternum secundùm ordinem asinorum*, et de ramasser les cadavres des noyés.—Quant à M. H. Cohen, major et greffier, il est toujours absent et invisible. Fabriquerait-il encore, rue des Remparts, avec le sous voyageur et ambulant de notre paroisse, certaines *fraudes* électorales au bénéfice de ses compères et amis? Nous ne savons. Certes, M. Z. B. Cohen, le député-greffier, est au bureau, exact, convenable et ne faisant pas regretter le titulaire; mais le peuple ne veut pas d'un *fonctionnaire errant* et sans *alibi*.—J. Walter Hunsaker, l'ex-juge de paroisse, l'ex-président du Bureau des Ecoles, le commis à tous rôles de la Législature, l'aspirant enregistreur, l'avocat sans cause et le concussionnaire pour cause, le frère du *général-plumet*, et l'intéressant petit rouge, est de par ordre supérieur, de par autorité suprême, de par volonté de W. P. Kellogg, un innocent, un bon citoyen et un *honnête* homme. Possible, et l'absolution de Kellogg est sérieuse. Est-ce que W. P. Kellogg et J. W. Hunsaker auraient partagé? Mais non, et Walter est innocent. Le ciel n'est pas plus pur que le fond de son cœur. Le public lui faisait injustice à cause de ses cheveux rouges.—Nous savons pourquoi M. B. F. Yates a été nommé collecteur par Kellogg. Les frères d'abord, et les beaux-frères ensuite. Aimer sa famille est une vertu. Mais que nous veut M. B. F. Yates? Cet homme-là que l'on dit riche nous est inconnu, ne connait pas, sonne ici, est un intrus dans cette communauté qui ne le désire pas. S'il est riche, qu'a-t-il besoin d'une fonction qui lui est inutile? S'il est convenable et tient à l'estime des hommes, pourquoi vient-il heurter ici des intérêts et des susceptibilités respectables? Allons, Pierre, ami Pierre, Pierre sénateur, pense-t-on que la paroisse St. Jacques ne possède pas au moins soixante ou quatre-vingts citoyens capables de remplir les lucratives et délicates fonctions de collecteur? Donc, fais ton devoir. Nous y comptons, et le peuple aussi.

M. Philippe Landry a donné sa démission de chef-député shérif. M. F. Sinkron le remplace. Le barreau regrette M. Philippe Landry.—Le *Sentinel* de M. Bovee dit que M. Marks poursuivra J. W. Hunsaker devant le jury. Sans nul doute, et M. G. E. Bovee lui-même, espère-t-on.

—A St. Jacques, on croit à Gentilly. Il suffit d'ouvrir les yeux pour voir et pour admirer. Notre Rubens en bâtiments, Clément Subra, mène une existence de suspendu, et des enseignes mirabolantes naissent sous sa main et son pinceau. Donc, en rigoureuse logique, Gentilly existe. Mais il y a dans la paroisse Ascension, vers Donaldsonville, des Thomas—pas des saints—qui nient Gentilly-en-St.-Jacques.

Produisons donc les preuves et donnons les témoignages. Notre ami et agent J. Comes confirmera.

Amphion, musicien grec, qui jouait de la vielle, bâtit la ville de Thèbes avec la gamme. Les pierres obéissaient à sa voix et se plaçaient d'elles-mêmes. Sa musique attendrissait les loups et les bêtes sauvages. Aussi eut-il 14 enfants. Orphée, de son côté, autre musicien et poëte, mais joueur de biniou et de cornemuse, comme étant de Thrace, domptait les animaux féroces et faisait danser les arbres en cadence. Malheureusement, après avoir perdu son Eurydice et être descendu inutilement aux enfers, il dédaigna les sourires et les coquetteries des femmes de Thrace; et celui qui domptait les bêtes, incapable de dompter les femmes, fut déchiré, mis en morceaux et jeté dans l'Hèbre. Le coroner de Lesbos, le S. Cook d'alors, recueillit sa tête.

Les musiciens et poëtes sont donc des fondateurs de villes et des architectes de génie. Qui en doute? Mais, en nos temps modernes, existeraient-ils comme corps, comme société, comme *band*, là où n'existerait point la ville? Est-ce qu'on joue aujourd'hui les opéras d'Auber et les opérettes d'Offenbach aux loups des forêts et aux caïmans des bayous? Bien plus, en bonne déduction, est-ce que la musique, art divin qui consolait Apollon lui-même, n'indique point une civilisation avancée, un état social supérieur et une grande cité d'intelligences, d'esprits et de lumières?

Oui, par la Fanchon de P. Lefèvre et le casque polonais du professeur Rybis-